

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,
JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — . . . 10 » — 13 »
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 6 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.

3 heures 11 minutes du matin, Poste.
9 — 02 — — Omnibus.
1 — 45 — — soir, Omnibus.
4 — 13 — — Express.
7 — 18 — — Omnibus.

DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.

3 heures 03 minutes du matin, Mixte (prix réduit).
8 — 41 — — Omnibus-Mixte.
9 — 50 — — Express.
11 — 54 — — Omnibus-Mixte.
5 — 57 — — soir, Omnibus.
10 — 34 — — Poste.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du journal. 75 —

ON S'ABONNE A SAUMUR,
AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et
chez MM. GRASSET, JAVAUD et MILON, libraires.
Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris,
à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère,
LAFFITE-BULLIER et C^e, place de la Bourse, 8.

Chronique Politique.

La Gazette officielle de l'empire autrichien, revenant sur les nouvelles qu'elle a publiées, prétend qu'il reste encore une lueur d'espoir, leur bien faible, il est vrai, en faveur de la non-authenticité de la mise à mort de Maximilien.

La confirmation de la nouvelle douloureuse de la mort de l'empereur Maximilien est recherchée avec une fiévreuse anxiété par le cabinet de Vienne.

Le deuil a été pris; mais dans quelques cercles diplomatiques on veut douter encore.

Ainsi, dit-on, la nouvelle est arrivée de Mexico, ville assiégée, à Vera-Cruz, à travers les libéraux qui arrêtent tous les courriers. Le corps de l'empereur a été refusé. Est-ce donc là une manœuvre politique?

La dépêche adressée à Washington est encore sans réponse.

C'est lundi matin, vers sept heures, que l'Empereur des Français aurait reçu la nouvelle de l'exécution de Maximilien. On dit que, dans l'intervalle qui a séparé la réception du télégramme de la cérémonie des Champs-Élysées, l'Empereur a eu le temps de recevoir, par le câble transatlantique, la confirmation du tragique dénouement de l'expédition mexicaine.

Le Courrier français dit que Marquez, avant de rendre Mexico, aurait fait fusiller tous les

chefs de famille de la ville sur la place publique, et Maximilien aurait été, non pas fusillé, mais pendu, avec une cinquantaine de généraux. Ces nouvelles sont probablement exagérées.

Le Mémorial diplomatique n'ose pas démentir la sinistre nouvelle reçue de New-York. Il dit :

Dernière heure.

« Des renseignements particuliers qui nous parviennent au moment de mettre sous presse ne nous laissent plus de doute sur l'authenticité de la nouvelle de l'exécution de l'empereur Maximilien.

» Il est malheureusement exact qu'on a reçu à Vienne deux dépêches officielles annonçant que l'empereur Maximilien a été fusillé le 19 juin par ordre du gouvernement juariste.

» Cette nouvelle causera une douloureuse émotion en Europe, où l'on sait apprécier le courage et la valeur. La mort de l'empereur Maximilien marque ses ennemis d'une tache indélébile. Les lois de la guerre, surtout envers ceux qui tombent victimes de la plus odieuse trahison, n'ont plus de ces rigueurs chez les nations civilisées, et il n'y aura qu'une voix dans le monde entier pour flétrir le lâche attentat qui vient de terminer le drame de Queretaro.

» Nous ne tarderons pas à recevoir sur ce triste événement des détails qui, nous en sommes sûrs, assureront à l'empereur Maximilien sa véritable place dans l'histoire. Dès aujourd'hui, dominant à peine une émotion que tout le monde partagera, nous dirons de lui qu'il est mort héroïquement. »

On écrit de New-York, le 20 juin, à la Liberté :

D'après un télégramme, en date du 3 courant, le procès de Maximilien, à Queretaro, aurait entraîné le prononcé d'une condamnation à mort. Maximilien, Miramon et Mejia auraient été fusillés le lendemain même de leur condamnation.

J'appelle l'attention de vos lecteurs sur les extraits qui suivent, traduits d'une série de lettres adressées au Hérald et publiées il y a deux jours. Un correspondant spécial de ce journal, qui a suivi Maximilien à Queretaro, et qui a vu tomber cette ville, donne sur la trahison de Lopez et l'arrestation des chefs impérialistes des détails d'un vif intérêt. En traduisant, je résume :

« Queretaro, 20 mai 1867. — Dans la nuit du 14 mai, il y a eu un conseil de guerre dans la ville. L'armée impérialiste avait épuisé tous ses approvisionnements; elle ne devait pas tarder à être réduite aux dernières extrémités. Manquant de farine, l'intendance faisait abattre chaque jour un certain nombre de chevaux et de mulets, qu'il était d'ailleurs, faute de fourrages, impossible de nourrir. Bientôt cette ressource devait faire défaut; c'est pourquoi Maximilien voulait tenter une sortie vigoureuse et s'ouvrir un passage à travers les lignes ennemies. A onze heures, les troupes étaient sous les armes, l'artillerie en position: tout était prêt pour l'attaque. Mais, au dernier moment, et par suite de la lenteur des généraux, Maximilien dut contremander la sortie.

» A ce moment déjà, l'armée était vendue.

Le fort de la Cruz devait être occupé, une heure plus tard, par les troupes libérales. Certes, on savait que nombre de personnes disposées à livrer la ville se trouvaient dans les rangs des impérialistes; mais qui donc aurait soupçonné le colonel du régiment de l'impératrice, le gardien de la clef de Queretaro, le commandant du fort de la Cruz, Mig. Lopez enfin! C'est cet homme qui, pendant la soirée du 14, envoya à Escobedo une lettre dans laquelle il lui offrait de trahir ses compagnons d'armes pour trois mille onces d'or (quarante-huit mille piastres). Naturellement, Escobedo fit ce qu'il aurait fait tout autre général à sa place: il accepta. Vers minuit, l'avant-garde des libéraux, protégée par l'obscurité, quitta son camp, et arriva sans bruit devant le couvent. Le colonel Lopez, ordonnant à ses hommes de mettre bas les armes, ouvrit les portes à l'ennemi. Dès ce moment, Maximilien, qui dormait tranquillement dans une autre partie du couvent, car il avait toute confiance en Lopez, Maximilien, dis-je, était irrévocablement perdu.

» Aux premières lueurs de l'aube, l'archiduc était sur pied, et presque aussitôt il apprit qu'un événement extraordinaire s'était accompli. Réveillant le prince de Salm-Salm, son aide-de-camp, Maximilien se dirigea vers l'enceinte extérieure du couvent; mais à peine eut-il fait quelques pas qu'un détachement de soldats, conduits par le colonel Rincon Gallardo, l'entoura. Lopez accompagnait ce détachement; ce fut lui qui désigna le prince à ses ennemis, en s'écriant d'une voix rauque: « C'est lui! saisissez-le! » C'est alors qu'un incident eut lieu. Le colonel Gallardo, brave

FEUILLETON.

52

LES MAGICIENNES D'AUJOURD'HUI.

(Suite.)

Ce n'était pas une grande allée sablée; c'était un petit sentier où les arbres se rejoignaient en berceau et où la mousse amortissait le bruit des pas. Stella, qui n'avait point l'habitude de se gêner avec ceux qu'elle n'aimait pas, continuait à garder sans façon un silence maussade; Mme Melusine, de son côté, n'était pas fâchée de guetter sa proie. Elles arrivèrent donc, sans bruit, tout près de Théobald et de Coraly, et entendirent distinctement ces mots, que prononça le jeune homme d'une voix émue et pressante :

— Devant la maison de Macabre.

C'était une phrase insignifiante par elle-même, mais qui tombait dans de fines oreilles, ou plutôt dans de fins esprits. Stella et Mme Melusine en furent frappées et la méditèrent; mais elles prirent un air indifférent, pour se faire croire mutuellement qu'elles n'avaient rien entendu. Elles marchaient

derrière Coraly et Théobald et se trouvaient à peu de distance, lorsqu'ils tournèrent tout-à-coup dans une allée transversale, sans se douter qu'on avait marché si près d'eux, et qu'on avait surpris quelques mots de leur conversation.

Dès qu'ils eurent disparu, Stella fit son cri d'appel: sa vue produisit sur Théobald son effet ordinaire, et lui causa un petit tressaillement nerveux.

— Ah! la voilà! dit-il à Coraly; il y avait vraiment longtemps qu'on ne l'avait vue.

Ils furent forcés de rebrousser chemin et de se rendre à l'appel de Stella.

On revint vers la maison, et l'on parla peu. Coraly et Théobald avaient beaucoup à penser; Stella et Mme Melusine beaucoup à observer.

Stella passa une partie de la nuit à retourner cette phrase dans sa tête :

« Devant la maison de Macabre. »

Coraly causait-elle tout simplement de la promenade qu'on avait faite un jour, jusqu'à cette étrange maison, et de cette valse à laquelle Stella avait invité Macabre? C'était possible, c'était même vraisemblable.

— Cependant, se disait Stella, il n'est pas natu-

rel que ma belle mère s'occupe de moi quand je suis absente.

Alors elle se souvenait de l'animation de Théobald et du trouble de Coraly, quand elle les avait abordés; puis, dans la soirée, Coraly, qui d'habitude levait si fièrement la tête, baissait bien souvent les yeux en parlant à Théobald; quand elle les relevait sur lui ou sur le colonel, il y avait dans son regard tout un monde d'impressions diverses: effroi, timidité, tendresse. Le colonel n'avait rien vu de tout cela. Il est évident que les femmes ont, au moral, un œil de plus que les hommes; cet œil est-il dans le cœur ou dans la tête? Cela dépend des natures; mais il est presque toujours excellent. L'homme voit la preuve positive, l'infidélité écrite et paraphée; la femme découvre la preuve impalpable: c'est l'homme qui voit la poutre, non pas dans ses yeux, mais sur sa tête, quand elle est prête à l'écraser; c'est la femme qui voit la paille dans l'œil du voisin et de la voisine: elle l'y enfonce, quand elle est méchante; elle l'en retire, quand elle est bonne.

Le lendemain, vers une heure, Stella fit venir Benjamin, avec ses livres, pour lui donner sa leçon. Ordinairement c'était la chambre de Stella qui servait de classe; mais ce jour-là, elle eut la fantaisie

d'emmener Benjamin dans le kiosque, au fond du parc. C'était dans ce même kiosque que Mme Melusine s'était abritée; c'était de là qu'elle avait vu le colonel tirer sur le tigre et le tuer du premier coup.

Benjamin était distrait; il tournait la tête du côté de la petite fenêtre.

— Tiens! dit-il, belle petite maman qui vient nous rejoindre!

— Ce n'est pas possible! dit Stella, que Coraly fuyait souvent et ne cherchait jamais.

Elle regarda, à son tour, et vit sa belle-mère au bout de l'allée, soigneusement parée, gantée, et coiffée de son petit chapeau de bergère le plus coquet.

— C'est singulier!... se dit-elle, pourquoi ce chapeau de paille d'Italie, qui ne lui sert qu'à la promenade? et cette ombrelle blanche, doublée de rose, ce n'est pas non plus son ombrelle de jardin. Puis, achevant tout haut sa pensée, elle dit sans songer à Benjamin :

— Elle va donc sortir? ce n'est pas son heure habituelle.

— Oh! si elle va sortir, dit Benjamin, je veux sortir aussi, moi! il m'ennuie ton Clovis.

soldat qui ne paraissait pas goûter la trahison de Lopez, se dirigea vers Maximilien et lui dit : « Vous êtes un particulier, et non pas un soldat ; nous n'avons rien à vous dire. Partez ! » Et, en disant ces mots, il poussa le prince hors du couvent. Cinq minutes plus tard, je rencontrai Maximilien qui paraissait n'être pas encore revenu de sa surprise. Il se dirigeait à pied, le plus rapidement possible, vers le Cerro de la Campana, à l'autre extrémité de la ville.

» Vers ce même point, les officiers et les soldats impérialistes qui n'avaient pas encore été capturés se dirigeaient confusément, poursuivis par la cavalerie ennemie.

» Maximilien avait gagné le Cerro de la Campana, colline fortifiée qui commande la partie nord de la ville ; il avait été rejoint par les généraux Mejia, Castillo et Avellano, par le prince de Salm-Salm et par plusieurs autres de ses officiers ; mais il devint bientôt évident que toute résistance était impossible. Quatre bataillons d'infanterie et toute la cavalerie libérale environnaient le Cerro. Le pavillon blanc fut alors arboré, et l'archiduc, avec tout son état-major, se rendit au général Corona. On permit aux prisonniers de conserver leurs chevaux, leurs armes et leurs effets personnels, et quelques heures plus tard, on les conduisit au couvent de la Cruz. »

Une lettre postérieure, datée de Queretaro, 25 mai, contient les renseignements suivants :

« Du couvent de la Cruz, le prince a été conduit, avec ses officiers, à celui de Santa-Teresita, dans des chambres très-peu confortables. Pendant deux ou trois jours, ils ont dormi sur la terre nue ; leur nourriture était aussi très-insuffisante. L'arrivée de M^{me} de Salm-Salm et ses démarches auprès d'Escobedo ont eu pour résultat d'améliorer la condition des prisonniers. On les a transférés dans un autre couvent, celui de *las Capuchinas*, et l'on permit à leurs amis de leur faire parvenir des provisions, du vin et des vêtements. »

Ce qui suit est extrait d'une lettre du Mexique, datée du 25 mai :

« De hautes influences agissent auprès de Juarez pour le décider à décréter :

» Que tous les Français habitant le Mexique seront renvoyés, sans exception, du territoire de la République ;

» Que pendant dix ans tout commerce direct avec la France sera interdit.

» Juarez adoptera peut-être ces folies ; mais il y a lieu de croire qu'en peu de mois bien des présidents se remplaceront sur le fauteuil présidentiel, et l'on doit s'attendre à des contradictions de toutes sortes.

» A Mexico, le maïs se vend à des prix fous ; or, comme c'est le pain de tous les habitants, riches ou pauvres, on souffre beau-

coup de la disette. Le fils d'un riche mexicain, M. Rubio, a été emprisonné par Marquez, seulement pour avoir dit qu'il avait des nouvelles de Queretaro. Marquez cache avec grand soin tous les événements venant du dehors. »

Nous lisons dans le *Monde* :

« Aujourd'hui que le doute sur le sort de Maximilien n'est plus permis, nous devons dire qu'avant de partir pour Queretaro, ce monarque avait confié à des mains sûres des papiers qui jetteraient un grand jour sur les causes qui ont amené la chute de l'empire pendant la dernière période de son existence. Quant à nous, nous sommes plus que jamais convaincus que les haïles qui ont frappé l'empereur ont tué en même temps l'indépendance du Mexique, ce foyer d'anarchie qui ne tardera pas à s'éteindre dans la grande Union américaine. »

Le *Journal de Rome* publie le texte de l'adresse des évêques au pape. Ce document porte 557 signatures. Les évêques déclarent en premier lieu que leur réunion à Rome témoigne de leur attachement au pape et au saint-siège. Cette réunion fortifiera leur concorde. Ils disent que la nouvelle canonisation qui vient d'avoir lieu atteste la fécondité de l'Eglise. Tandis que les hommes s'exaltaient devant les œuvres merveilleuses de l'industrie, Pie IX arbore la bannière triomphale des saints et donne au monde entier l'avertissement de regarder aussi vers le ciel, d'où émane toute sagesse. Le centenaire de saint Pierre montre l'immuabilité et la solidité du siège apostolique.

Les évêques renouvellent les vœux exprimés dans leur précédente adresse. Ils approuvent tout ce que le pape a fait, tout ce que le pape a dit ; ils condamnent tout ce qu'il a condamné. Ils louent sa fermeté à défendre les droits du saint-siège, à combattre les erreurs, à dire la vérité à la face des puissants. Ils louent la fidélité du peuple romain au saint-siège ; ils témoignent leur joie de la convocation d'un concile œcuménique, qu'ils appellent une grande œuvre d'unité, de sanctification et de paix, destinée à donner à l'Eglise un nouvel éclat. Ils disent que les peuples et les princes doivent défendre la souveraineté temporelle du saint-siège, protéger les droits du pape et veiller à ce que le souverain pontife puisse jouir de la liberté nécessaire pour l'exercice de son ministère apostolique.

Le pape a remercié les évêques de leur nombreux concours à Rome. Il a déclaré que la sollicitude des fidèles pour la souveraineté temporelle du pape en démontrait la nécessité. Il a ajouté qu'il était heureux de voir bien accueilli par les évêques son désir de convoquer un concile œcuménique, qu'il voudrait ouvrir le jour sacré de la fête de l'Immaculée-Conception de la vierge Marie.

On lit dans la *Presse* :

Nos dépêches particulières d'Italie nous informent que vingt à trente mille paysans des anciennes provinces pontificales, aujourd'hui annexées au royaume d'Italie, se sont rendus à Rome, à pied, pour le jour de la Saint-Pierre.

Ils ont marché jour et nuit, et toutes les routes qui conduisent à Rome en étaient couvertes.

Toute cette multitude n'a cessé d'assiéger le Vatican, et chaque fois que le Pape a paru, elle l'a salué d'acclamations prolongées et caractéristiques, qui ne laissaient aucun doute sur leur signification, et qui s'adressaient au souverain regretté autant qu'au pontife.

Ces démonstrations, immédiatement connues à Florence, y ont produit une vive émotion.

Le ministre des finances du royaume d'Italie a donné sa démission, qui a été acceptée par le roi.

On désigne M. Cordova comme son successeur probable.

La *Correspondance provinciale*, de Berlin, dit que la douleur des familles souveraines auxquelles appartient l'empereur Maximilien et son épouse est vivement partagée par la famille royale de Prusse et par le peuple prussien.

La même feuille exprime le désir que l'esprit qui anime le discours prononcé le 1^{er} juillet par l'Empereur Napoléon arrive à être partout l'expression complète des sentiments du peuple français.

On écrit de Paris, le 3 juillet, à l'*Union de l'Ouest* :

Les journaux officieux, en vertu de la consigne qui leur avait été donnée, essayaient encore hier soir de jeter des doutes sur la mort de l'empereur Maximilien, afin de ne pas interrompre et assombrir les fêtes de l'Exposition. Mais il n'était pas possible de continuer longtemps cette comédie, en présence du deuil pris dans les cours de l'Europe. Le *Moniteur* a été obligé de parler, tout en essayant d'enlever tout caractère officiel à la fatale nouvelle, ce qui est puéril.

La *Gazette officielle* de Vienne, en date du 1^{er} juillet, a publié les dépêches expédiées, le 29 juin, par le consul général d'Autriche à New-York, et faisant connaître que l'empereur Maximilien avait été condamné à mort et fusillé le 19 du même mois à 9 heures du matin, et que le président Juarez refusait de livrer le cadavre. Les journaux de Vienne ont publié le même jour un communiqué faisant connaître les démarches tentées par le gouvernement impérial autrichien depuis plusieurs mois en faveur de Maximilien. L'empereur François-Joseph avait espéré que son

frère quitterait Mexico en même temps que le maréchal Bazaine ; mais il n'en a pas été ainsi pour des motifs qui seront sans doute dévoilés plus tard. Afin d'enlever à Juarez et aux généraux mexicains tout prétexte de sévir rigoureusement contre Maximilien, parce qu'il continuerait à être opposé comme un prétendant qui serait toujours une cause d'agitation dans le Mexique, il fut décidé par le conseil de la famille autrichienne que l'empereur Maximilien rentrerait dans tous ses droits de roi ; on s'appliquerait à obtenir de lui la plus complète renonciation à ses droits comme empereur du Mexique, et à toutes les garanties nécessaires pour l'accomplissement et l'exécution de cette renonciation. Le cabinet de Vienne expédia aussitôt télégraphiquement à l'ambassadeur autrichien à Washington des instructions dans ce sens. La question d'une rançon n'a jamais été soulevée, mais la cour impériale autrichienne en a été pleinement disposée à acquiescer à cette rançon. L'Angleterre, la Russie et la Prusse avaient chargé leurs ambassadeurs à Washington de joindre leurs efforts à ceux de l'ambassadeur autrichien, à l'effet de sauver la vie de l'empereur Maximilien. La reine Victoria insista tout particulièrement, en ajoutant qu'elle s'agissait « de sauver la vie d'un proche parent qui lui était cher. » Toutes ces démarches ont malheureusement échoué. Le gouvernement français s'y est aussi associé.

Pour les articles non signés : P. GONZ.

Nouvelles Diverses.

Les ministres se sont réunis mardi en conseil, au palais des Tuileries, sous la présidence de l'Empereur.

L'Impératrice assistait à cette séance.

— On lit dans l'*Epoque* :

« Samedi soir, une quarantaine de personnes désignées pour des promotions dans la Légion d'honneur se sont rendues aux Tuileries, à neuf heures, sur l'invitation de M. Canté. Elles ont été reçues par l'Impératrice, qui leur a dit que l'Empereur, souffrant d'une sciaticque, avait dû se coucher à huit heures, et l'avait chargée de leur remettre les croix d'officiers, de commandeurs et de grand-croix qui leur étaient accordées. »

— On assure que le Prince Impérial arrivera samedi soir à Toulouse, où il doit faire un séjour de peu de durée avant de se rendre à Bagnères-de-Luchon. Il est attendu chez le général comte de Goyon.

— La discussion générale du budget, commencée le 20 juin au Corps-Législatif, a été close mardi. Jeudi a commencé la discussion des articles, laquelle ne sera vraisemblablement pas terminée avant le 20 juillet au plus tôt. Il y a soixante-neuf amendements : soixant-

— Tais-toi ! reprit Stella qui referma précipitamment, mais silencieusement, la petite fenêtre du kiosque.

Ses soupçons devenaient plus positifs : elle présentait une trahison.

Coraly n'avait pas même jeté un coup-d'œil sur le kiosque. Elle baissait la tête pour boutonner son gant, et, de temps à autre, elle se retournait pour voir si elle était bien seule dans l'allée.

Stella, le visage collé contre les vitres du kiosque, la regardait au travers d'un de ces verres bleus, qui font des effets de neige dans les paysages les plus verdoyants. Le parc en semblait attristé et prenait des airs de Laponie.

Le jour, éclatant au dehors, avait une teinte sombre au travers de ce carreau bleu. Ce simple verre semblait avoir un étrange pouvoir, et ressemblait à Josué arrêtant le soleil. Une teinte bleuâtre dominait tout : l'oiseau qui se posait sur la branche ressemblait à l'oiseau bleu foncé, morne, presque sinistre. Coraly qui, dans sa personne comme dans sa toilette, était un assemblage des couleurs les plus roses, les plus fraîches, les plus printanières, prenait la teinte lugubre de ces noyés que l'eau rejette au bout de quelques jours.

Stella fut impressionnée, comme s'il allait arriver quelque malheur, et se sentit le cœur serré, en regardant ainsi au travers de ce verre bleu.

Coraly hâta le pas, arriva près de la petite porte du parc, jeta un regard furtif autour d'elle et sortit précipitamment.

Il y avait dans sa démarche une telle allure de fugitive, que Stella ne douta plus : les apparences cependant semblaient insuffisantes, mais Stella avait si bien vu grandir ce coupable amour !

Pourquoi s'en aller ainsi à la dérobée, par la petite porte, avant l'heure habituelle de la promenade, comme si elle craignait que Stella ne la rejoignît et ne sortît avec elle ? S'il ne se fût agi que de faire quelques pas en dehors, elle n'eût pas été ainsi, toute brillante et toute parée... Et cette mystérieuse excursion avait lieu le lendemain du jour où Théobald lui avait dit :

« Devant la maison de Macabre. »

Il y avait donc un rendez-vous.

Cette pensée fit monter au front de Stella une bouffée de rougeur et d'indignation, et, avec un de ces brusques éclats de fureur, habituels à son père, elle s'écria :

— Oh ! si j'étais homme, je me battrais en duel

avec Théobald !

— Mais je suis un homme, moi, dit une voix enfantine.

Elle se retourna, et vit Benjamin, qu'elle avait oublié.

— Je suis un homme, répéta l'enfant, en secouant ses boucles blondes, par un fier mouvement de tête... Un duel, ça se fait avec des épées... Papa l'a dit... et j'ai deux petites épées qu'il vient de m'acheter.

Stella enleva l'enfant dans ses bras, et l'embrassa si fort qu'il jeta un petit cri.

Puis, tout-à-coup, elle sembla prendre un parti, et laissa Benjamin, en lui disant :

— La leçon est finie, je te donne congé.

Et elle sortit vivement du kiosque.

XXI. — LE VENIN DE LA VIPÈRE.

Mme Mélusine était aussi clairvoyante avec son regard louche, que la Bonne-Etoile avec son regard lumineux ; les mêmes indices l'avaient guidée ; mais comme naturellement elle croyait plus facilement au mal que Stella, puisqu'elle n'avait pour cela qu'à se regarder elle-même, il ne lui avait pas fallu tant de façons pour admettre un rendez-vous ; elle l'avait

deviné sur-le-champ. Elle savait qu'on devait se retrouver devant la maison de Macabre, il lui restait à connaître le jour et l'heure.

Dans la matinée même où Coraly était sortie furieusement, par la petite porte du parc, environ deux heures auparavant, Théobald avait rencontré son oncle au bord du lac, et M. de Valleran, entrant dans son chalet, l'avait forcé à rentrer avec lui dans son chalet. Fidèle à son système d'indépendance, Théobald, à Enghien comme à Paris, demeurait sous un autre toit que celui de M. de Valleran, et préférait la vie de garçon à la vie de famille ; mais le jeune vieillard se reprenait à l'atelier et à l'aïmer, depuis qu'il poussait une quasi-fleuraison de jeunesse, dans ce vieux cœur de trente ans.

Théobald, resté seul un instant, attendit son oncle dans la bibliothèque, et M. de Valleran le surprit en flagrant délit de poésie, tenant un volume d'Alfred de Musset et lisant seul, à haute voix, quelques strophes étincelantes, avec un sentiment pathétique et presque enthousiaste.

M. de Valleran resta pétrifié, ébloui. Puis, quand la parole put lui revenir, il dit à son neveu :

— Il y a quelques mois, quand je t'engageais à lire nos poètes, tu me répondis en riant :

se rattachent au budget ordinaire, quatre au budget extraordinaire, cinq aux crédits supplémentaires de 1867.

— La France annonce que la cour des Tuileries a pris le deuil pour un mois, sans attendre la notification officielle par la cour d'Autriche de la mort de l'empereur Maximilien.

La cour a pris le deuil pour trente jours : quinze jours de grand deuil, quinze jours de demi-deuil. Toutes les réceptions sont interrompues. Les portes de l'ambassade d'Autriche sont fermées.

— Le sultan a donné ordre directement que l'on discontinuât les préparatifs qui se faisaient pour le grand bal de l'ambassade ottomane.

— On a prétendu que le sultan parlait français. C'est une erreur; il ignore absolument notre langue. A la cérémonie de lundi, Fuad-Pacha se tenait debout derrière son fauteuil. Chaque fois que l'Empereur des Français adressait la parole à l'empereur des Ottomans, Fuad-Pacha remplissait le rôle d'interprète entre les deux interlocuteurs.

— Mardi, toutes les troupes des casernes de Paris et des environs avaient reçu l'ordre de se tenir prêtes le lendemain à 2 heures, pour passer à 4 heures, aux Champs-Élysées une nouvelle grande revue de l'Empereur en l'honneur du sultan. Le *Moniteur universel* qui annonce que la revue est contremandée n'ayant paru que mercredi matin, à 10 heures 1/2, des milliers de provinciaux suburbains sont venus à Paris par tous les moyens de locomotion. Qu'on juge de leur déconvenue.

— Il résulte du rapport adressé à l'Empereur sur l'Exposition universelle par M. Rouher, vice-président de la commission impériale, que le jury a attribué aux exposants, en tout, 16,966 récompenses. Dans ce chiffre ne sont pas comprises les récompenses données aux 8^e et 9^e groupes (agriculture et horticulture), comprenant l'exposition de Billancourt, qui ne seront décernées qu'à la clôture de l'Exposition.

— Le *Journal de Paris* raconte une histoire assez amusante à propos de décorations :

« A l'arrivée du czar à Paris, on organisa un bureau de poste à l'Élysée. La mission de le diriger fut confiée à un simple commis. Le czar, en quittant la capitale, remit à l'employé, tout confus, une croix de Saint-Stanislas. Le fonctionnaire des postes s'empressa de porter sa décoration. Mais, ô bizarrerie ! ses chefs le firent appeler et lui défendirent d'orner sa boutonnière du ruban de l'ordre que lui avait conféré l'empereur de Russie. Pourquoi ?

« Il paraît que cette décoration aurait réveillé l'ambition des hauts employés de l'administration postale. C'est un chef de bureau qui s'est chargé, cette fois, du service des lettres du sultan. Comme on rirait rue Jean-

Jacques-Rousseau si ce chef de bureau n'était pas décoré du Medjidié ! »

— Le général Lopez, qu'on accuse d'avoir trahi Maximilien, est officier de la Légion d'Honneur. Le *Pays* demande que le *Moniteur* le dégrade publiquement.

— M. Pertuiset, le successeur de Gérard, le célèbre tueur de lions, vient de faire placarder dans Paris une grande affiche rose, par laquelle il fait appel aux chasseurs intrépides pour se rendre avec lui en Algérie et s'y livrer à la chasse aux lions, aux hyènes, aux tigres, jaguars et panthères. Le règlement de l'association suit immédiatement cet appel auquel bon nombre de braconniers devrait bien s'empres- ser de répondre.

— Lord Derby est très-gravement malade. Le *Morning-Advertiser* contient sur l'état critique du premier ministre les lignes suivantes :

La maladie de lord Derby cause beaucoup d'inquiétudes à sa famille. La nuit dernière, le premier ministre a été plus mal qu'il n'a été depuis le commencement de sa maladie, et les médecins ne cachent pas leur opinion sur sa position critique.

— Il va se fonder à New-York, dit la *Presse*, le restaurant le plus gigantesque et le plus original qui se soit jamais vu. Ecoutez les détails :

« Le menu du jour sera imprimé sur de grandes affiches, comme l'annonce d'un spectacle, et publié en outre dans tous les journaux du matin ; le pain sera découpé par un appareil mécanique (en Amérique, cela va sans dire) ; les viandes, les boissons arriveront aux consommateurs par des conduites mystérieuses enfouies dans le sol ; les assiettes, les verres, les couteaux, le linge se présenteront sur d'élégants chariots courant sur des rails, et le service sera fait par cent jeunes filles habillées en bergères, mais en bergères d'opéra ; leur costume sera uniforme, comme dans nos *bouillons Duval* ; on ne les distinguera que par les numéros, car elles auront des numéros (eh quoi ! même le n° 100 !).

« Enfin, — et ceci est le bouquet, — il y aura une salle spéciale pour les chiens des clients, lesquels chiens seront servis par des piqueurs portant livrée. »

Bonne chance à ce temple de la gourmandise, et puissent leurs fondateurs ne pas boire un *bouillon* !

Chronique Locale et de l'Ouest.

Le *Moniteur* publie ainsi la nomination de M. Bineau que nous avons annoncée il y a un mois :

Par décret rendu sur la proposition du mi-

nistre de l'intérieur, M. Bineau, médecin en chef des hospices de Saumur (Maine-et-Loire), a été nommé chevalier de l'ordre impérial de la Légion d'Honneur. — 45 ans de services ; membre du conseil municipal de cette ville.

Hier matin, des pêcheurs de notre ville ont retiré de la Loire, en face de l'usine à gaz, le corps du père Mathieu, qui s'était noyé lundi soir. Le courant l'avait entraîné à un kilomètre environ de l'endroit où ce vieillard était tombé.

A l'occasion de la fête patronale de la Visitation, il y aura demain soir, à vêpres, dans l'église de cette paroisse, un sermon prêché par le R. P. Lemoigne, de la Compagnie de Jésus.

La loterie de Nantilly sera tirée le jeudi 11 juillet, à trois heures du soir, chez les sœurs de Saint-André.

Les lots seront exposés depuis dimanche.

Par décision de M. le ministre de la guerre, du 13 mai dernier, les candidats à l'École impériale spéciale militaire de Saint-Cyr, sont autorisés à produire indifféremment, soit le diplôme de bachelier ès-sciences, soit celui de bachelier ès-lettres, le bénéfice de 50 points restant acquis à ceux qui justifieraient de l'un et de l'autre grade.

Nous savons de bonne source que M^{lle} Marie Boyer, cette jeune cantatrice que nous allons perdre, n'est pas une inconnue dans le monde artistique. Quoique bien jeune, cette artiste d'un mérite sérieux (chacun a pu l'apprécier), compte déjà ses services au théâtre et ses succès par ses années d'engagement. On connaît ses débuts brillants au Théâtre-Lyrique, dans un opéra comique de M^{lle} la vicomtesse de Grandval, quelle continua dans *Richard-Cœur-de-Lion*, *Faust*, etc. Elle a fait partie des solistes de la chapelle impériale. Algérienne de naissance, elle voulut revoir le pays natal qu'elle avait quitté pour entrer au Conservatoire impérial de musique. « Nul n'est prophète dans son pays », mais rien ne dit qu'on ne puisse y être chanteur ; aussi deux années consécutives toute la presse a retenti de ses succès, succès qui s'adressaient à la fois à la femme et à l'artiste, dont tout Alger appréciait le caractère et le talent.

M^{lle} la maréchale de Mac-Mahon, duchesse de Magenta, a accepté la dédicace d'une charmante mazurka composée par M^{lle} Boyer, qui est aussi une excellente pianiste ; elle a toujours et partout protégé sa jeune artiste, dont l'honnêteté et le talent sont également recommandables.

MM. Vincent et Poullain sont deux artistes d'un mérite sérieux : le premier est un élève de Léon Achard, le brillant ténor de l'Opéra-Comique, et le second est élève de François

Delsarte, cette grande personnalité artistique. Nous apprenons que M. Poullain dit aussi de la façon la plus ravissante les *Fables de La Fontaine* ; nous voudrions encore pouvoir l'apprécier sous ce rapport. L'occasion s'en présentera sans doute.

Voici le programme d'un prix de 500 francs à distribuer par la Société Industrielle d'Angers et du département de Maine-et-Loire, au nom du conseil général :

Progrès en agriculture depuis 1830, dans le département de Maine-et-Loire. — Institutions, découvertes et travaux, en général, qui ont le plus aidé à ce progrès.

Les concurrents pourront traiter la question dans toute sa généralité ou se renfermer dans une ou plusieurs des spécialités qu'elle comporte.

Les mémoires manuscrits devront être adressés au siège de la Société (Hôtel de la Préfecture à Angers), avant le 1^{er} juillet 1868.

Chaque mémoire portera une devise qui sera reproduite sur un paquet cacheté renfermant l'indication du nom de l'auteur et qui devra être remise en même temps que le mémoire.

Le Président, Le Secrétaire général,
BOUTTON-LÉVÊQUE. BROSSARD DE CORBIGNY.
Angers, le 27 juin 1867.

AVIS.

Le sieur Amirau, Pierre, ex-soldat au 11^e d'artillerie, est invité à se présenter, sans retard, au secrétariat de la Mairie de Saumur, pour une communication qui l'intéresse.

Pour chronique locale et nouvelles diverses : P. GODRT.

Dernières Nouvelles.

On lit dans le *Moniteur* :

La nouvelle qui s'était répandue depuis plusieurs jours, et qui avait soulevé dans tous les cœurs une profonde indignation, est arrivée officiellement d'Amérique. L'empereur Maximilien a été fusillé le 19 juin, sur l'ordre de Juarez, par les misérables entre les mains desquels il était tombé.

Ce malheureux prince, qui avait été reconnu il y a quatre ans comme souverain légitime du Mexique par toutes les puissances de l'Europe, n'avait pas voulu quitter ce pays après le départ de l'armée française. Malgré les périls de l'entreprise, il avait tenu à honneur de tenter un suprême effort pour sauver ceux qui s'étaient attachés à sa personne et dévoués à sa cause.

Se mettant courageusement à la tête de ses partisans, il avait réuni une armée assez nombreuse. Il se trouvait à Queretaro dans une position presque inexpugnable ; même en cas

« Le meilleur livre de poésies, c'est un portefeuille garni de billets de banque. Quelle persuasion, disais-tu, dans chacune de ces pages d'une valeur réelle de cent, de cinq cents ou de mille francs !... Faites-en l'essai, mon oncle : mettez ce livre-là en évidence, dans votre bibliothèque, il se trouvera bien vite un amateur qui s'en emparera, de préférence aux plus belles poésies de Hugo, de Lamartine ou de Musset. »

Mais aujourd'hui, continua M. de Valleran, tu lis avec enthousiasme des vers d'Alfred de Musset... Je ne te laisse pas partir de sitôt. Causons poésie, littérature, beaux-arts.

Théobald, qui était devenu un neveu bien appris, dissimula sa contrariété, causa avec tact, fut aimable avec sa sœur et fut même presque poli avec l'inévitable Mme Mélusine.

Cependant il se leva deux ou trois fois pour se retirer, mais M. de Valleran le retint toujours. Une heure s'écoula ainsi : Théobald devenait inquiet, préoccupé. Mme Mélusine, qui l'observait avec une attention haletante, le vit souvent regarder la pendule. Cette agitation l'éclaira : le malin esprit qui était à ses ordres lui souffla que ce devait être le jour du rendez-vous. Avec sa fine oreille d'inquisi-

teur, elle entendit le jeune homme dire tout bas à sa sœur :

— Ma montre est arrêtée; la pendule va-t-elle bien ?

— Pourquoi ? demanda Yolande.

— Je suis un peu pressé.

— Parce que ?

— Pourquoi... parce que... Rodolphe m'attend.

— Ah ! le pince-nez ?

— Pince-nez, si tu veux ; mais enfin il m'attend à une heure, et il demeure loin d'ici, au bout de la grande rue d'Enghien.

— Ah ! tu as bien le temps de rejoindre ton pince-nez ; la pendule marque midi, et elle va beaucoup mieux que ta tête, elle ne se dérange jamais.

Enfin, une demi-heure après, Théobald parvint à prendre congé de son oncle, et Yolande, escortée de Mme Mélusine, l'accompagna jusqu'à la grille du jardin.

Quand il fut prêt à partir, elle lui dit :

— Je suis enchantée d'avoir fait passer, non pas un mauvais quart-d'heure, mais une mauvaise demi-heure à ton pince-nez.

— Pourquoi cela ? demanda Théobald tout inquiet.

— Parce que, dans ce moment-ci, il t'attend, en te donnant toutes sortes de malédictions.

— Mais pourquoi donc ? s'écria Théobald, puis-que j'arriverai à l'heure juste.

Yolande partit d'un de ces bons éclats de rire de petite fille, dont elle avait l'habitude, et où vibrat le joyeux écho de l'enfance.

Elle répondit à Théobald, entre deux gammes de rire :

— Il est une heure maintenant ; la pendule retarde d'une demi-heure.

— Ah ! la maudite enfant ! s'écria Théobald, qui s'élança dehors, et se mit à courir comme un lièvre en retard.

Mme Mélusine qui avait abrité sa disgracieuse figure sous le toit d'une capeline, et se trouvait ainsi toute prête à sortir, franchit la grille presque en même temps que lui, en disant à Yolande :

— Je reviens à l'instant : je vais faire une petite course.

— Où allez-vous donc ? demanda Yolande.

— Je vais... je vais faire une visite de charité. Il ne faut jamais faire attendre ses pauvres, mon enfant.

Elle prit une direction tout autre que celle de

Théobald, mais pour arriver au même but : elle connaissait un chemin de traverse qui conduisait à la maison de Macabre.

Elle était au quart du trajet, lorsqu'elle aperçut une petite flamme qui se dirigeait vers elle : derrière cette flamme, il y avait deux épaisses moustaches et une belle figure martiale.

C'était le colonel, qui marchait en fumant son cigare.

Elle eut un tressaillement de joie. Elle avait du bonheur ; on pouvait dire que le diable s'en mêlait : quand le diable se mêle des affaires des honnêtes gens, c'est pour les faire échouer ; mais quand il se mêle des affaires des méchants, il est évident que c'est pour les faire réussir.

ANNAÏS SÉGALAS.

(La suite au prochain numéro.)

L'assemblée de Bagnaux qui devait avoir lieu dimanche dernier, est remise à dimanche prochain, 7 juillet.

de revers, il pouvait avec ses troupes se retirer par les montagnes vers la mer.

Mais il comptait sans la trahison. Un homme du nom de Lopez, qui avait su capter sa confiance, a odieusement livré l'empereur pendant son sommeil, pour une somme d'argent.

L'assassinat de l'empereur Maximilien excitera un sentiment universel d'horreur.

Cet acte infâme ordonné par Juarez imprimé au front des hommes qui se disent les représentants de la république mexicaine une flétrissure qui ne s'effacera pas : la réprobation de toutes les nations civilisées sera le premier châtiement d'un gouvernement qui a à sa tête un pareil chef.

New-York, 3 juillet. — On a reçu la confirmation officielle de l'exécution de Maximilien. Miramon et Mejia ont été également fusillés.

Le Congrès américain s'est réuni.

Demain sera célébrée la fête anniversaire de l'indépendance.

Pour les dernières nouvelles : P. GODET.

VILLE DE SAUMUR.

ADJUDICATION

Du service quotidien du balayage et de l'enlèvement des boues et immondices des rues, places, quais, etc., de la ville de Saumur, pour cinq années, qui commenceront le 1^{er} janvier 1868.

Le mercredi 31 juillet 1867, à une heure de l'après-midi, il sera procédé, à l'Hôtel-de-Ville de Saumur, pardevant le Maire, assisté de deux conseillers municipaux, et en présence du receveur municipal, à l'adjudication au rabais, sur soumissions cachetées, du service quotidien du balayage public des rues, places, quais, ponts, ruelles, carrefours et impasses de la ville de Saumur, ainsi que de l'en-

lèvement des boues, fumières et immondices provenant de ce balayage.

La mise à prix, qui est fixée à 5,000 fr. par an, sera payable par la ville, à la fin de chaque trimestre, déduction faite du rabais soumissionné.

Chaque soumissionnaire devra joindre à sa soumission un certificat de solvabilité et de moralité délivré par le maire de sa commune.

Le cahier des charges déposé au secrétariat de la mairie, sera communiqué tous les jours (fêtes et dimanches exceptés), de 11 heures à 3 heures, à toutes personnes qui en feront la demande.

Hôtel-de-Ville de Saumur, le 14 juin 1867.

Le Maire,
CHEDEAU, adjoint.

MODÈLE DE SOUMISSION (1).

Je soussigné (nom, prénoms et domicile du soumissionnaire), après avoir pris connaissance

(1) Cette soumission doit être écrite sur papier timbré.

du cahier des charges relatif au service quotidien du balayage des rues et places de la ville de Saumur, et à l'enlèvement des boues et fumières résultant de ce balayage, m'engage à faire ce service conformément aux clauses, conditions et obligations prescrites audit cahier des charges, pendant cinq années, à partir du 1^{er} janvier 1868, moyennant un rabais de (indiquer la somme en toutes lettres) au-dessous de la mise à prix fixée à 5,000 fr.

Saumur, le 31 juillet 1867. (Signature).

AVIS.

M. WALON, demeurant à Saint-Germer-de-Fly (Oise), informe MM. les fournisseurs de Saumur, que M. Raymond WALON, son fils, sous-lieutenant au 7^e régiment de hussards, détaché à l'École de cavalerie comme officier d'instruction, est pourvu d'un conseil judiciaire. (374)

P. GODET, propriétaire-gérant

Etude de M^e LABICHE, avoué à Saumur.

SÉPARATION DE BIENS.

D'un jugement contradictoire, rendu par le tribunal civil de première instance de Saumur, le 29 juin 1867, enregistré ;

Entre M^{me} Eugénie Pottier, épouse du sieur Louis Bernard, voiturier, demeurant ensemble à Foye, commune de Neuil ;

Et 1^o Le sieur Louis Bernard, sus-nommé, qualifié et domicilié ;

2^o M. Saturnin Poulet, avoué à Saumur, syndic de la faillite dudit sieur Bernard ;

Il appert :

Que ladite dame Bernard a été séparée, quant aux biens, d'avec son mari.

Pour extrait, certifié conforme par l'avoué licencié soussigné, le 5 juillet 1867. Signé : LABICHE. (375)

Etude de M^e CHUDEAU, notaire à Beaufort.

A VENDRE

PAR ADJUDICATION,

En l'étude et par le ministère de M^e CHUDEAU,

Le mercredi 17 juillet (dix-sept) 1867, à 2 heures du soir,

UN

TRÈS-BON FONDS DE COMMERCE

D'HORLOGER-BIJOUTIER

Exploité dernièrement par feu M. MEUNIER, en une maison située à Beaufort, sur la grande place du Marché.

Très-bonne clientèle; vente facile et sûre.

On donnera en même temps un bail de la maison.

On devra payer comptant, ou offrir des garanties.

Le lendemain, il sera procédé à la vente aux enchères des meubles dépendant des successions de M. et M^{me} Meunier, en la maison sus-indiquée.

Pour tous renseignements, s'adresser à M^e CHUDEAU. (376)

Etude de M^e LAUMONIER, notaire à Saumur.

A VENDRE

MAISON AVEC JARDIN

A Bagneux, rue des Pauvres; MAISON, à Saumur, place du Chardonnet, n^o 6;

MAISON, rue du Puits-Tribouillet, occupée par la Société du Fort;

TERRAINS propres à bâtir, rue de Bordeaux.

S'adresser à M^e LAUMONIER, notaire. (355)

Etude de M^e LAUMONIER, notaire à Saumur.

A VENDRE

PAR ADJUDICATION,

Le dimanche 14 juillet 1867, à 11 heures du matin,

En l'étude de M^e LAUMONIER,

UNE MAISON

Située à Saumur, rue de Notre-Dame, et un PETIT JARDIN, clos de murs, en face la maison, occupés ci-devant par le sieur Honoré Vassou, vannier. (371)

A VENDRE

JOLI JARDIN

Situé carrefour du Chapeau. S'adresser à M^e TOUCHALEAUME et LE BLAYE, notaires, ou à M. POITVIN aîné. (272)

A VENDRE

OU A LOUER,

Pour entrer en jouissance à la Saint-Jean 1868,

UNE

BELLE MAISON DE COMMERCE

Située à Saumur,

Place de la Bilange,

Actuellement occupée par M. Balazar, quincaillier.

S'adresser à M^{me} GAUFFRETEAU, quai de Limoges. (365)

A VENDRE

Présentement,

UN JARDIN

A NANTILLY,

S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

UNE MACHINE

A boucher les vins mousseux,

ET

DES BARRIQUES

FRAICHES VIDES.

S'adresser à M. G. BOUGUEREAU, à Varrains, près Saumur. (355)

A VENDRE

UN CAMION

Suspendu sur ressorts.

S'adresser à M. FORGE fils. (340)

Etude de M^e Henri PLÉ, commissaire-priseur à Saumur.

Le samedi 13 juillet 1867, à midi, il sera procédé, par le ministère de M^e Henri Plé, commissaire-priseur, sur la place de la Bilange, à Saumur, à la vente publique aux enchères, d'une très-bonne voiture à 4 roues, un camion sur ressorts, un autre camion non-suspendu, une charrette à bras, harnais et autres objets.

On paiera comptant, plus 5 p. 0/0.

A LOUER

PRÉSENTEMENT,

UNE MAISON

Située à Saumur, rue de la Comédie, en face du Square.

Cette maison a été occupée par M. Lépine, marchand grainetier.

S'adresser à M. THIÉRCÉLIN, négociant, à Saumur, rue Beaurepaire.

A LOUER

UNE MAISON

AVEC VASTES MAGASINS, Située quai de Limoges.

S'adresser à M. FORGE fils. (341)

AVIS

M. FORGE FILS informe le public qu'il continue toujours, comme par le passé, le commerce du charbon de terre et de l'ardoise. (373)

ON DEMANDE A ACHETER un CHIEN couchant, blanc et orange.

S'adresser au bureau du journal.

M. Busson, greffier du tribunal de commerce, DEMANDE UN COMMIS.

UNE DAME de 35 ans DEMANDE UN EMPLOI pour le commerce, la comptabilité ou toute autre occupation. S'adresser au bureau du journal.

UN JEUNE HOMME de dix-sept ans, demande une place dans un bureau ou un magasin. S'adresser au bureau du journal.

FABRIQUE D'ENCRE

de PASQUIER, pharmacien, rue du Marché-Noir, Saumur.

Cette encre est inaltérable et n'oxyde pas les plumes métalliques.

SANTÉ EAU DE CYTHÈRE JEUNESSE

Elle vivifie le cuir chevelu, et, en moins de dix jours, ramène les cheveux à leur couleur naturelle, sans les teindre et sans tacher la peau; d'un emploi facile, d'une innocuité parfaite. « Chacun peut chez soi et en secret réparer du temps l'irréparable outrage. »

10 fr. le Flacon.

L. HENRY et C^{ie}, 151, rue Montmartre, PARIS.

LIBRAIRIE DE DUTERTRE,

236, rue Saint-Jacques, à Paris,

ÉDITEUR DE LA FRANCE MARITIME, PAR GRÉHAN; DU TRAITÉ THÉORIQUE ET PRATIQUE D'HORLOGERIE, DE MOINET; DE LA GRAMMAIRE FRANÇAISE, DE LÉGER NOEL, ETC.

Mise en vente de la 12^e édition de

LA TENUE DES LIVRES

EN PARTIE SIMPLE ET EN PARTIE DOUBLE,

Mise à la portée de toutes les intelligences pour être apprise SANS MAÎTRE.

Comptabilité des Commerçants, Banquiers, Industriels, Propriétaires, Entrepreneurs, Agents de Change, Courtiers, Agriculteurs, des Sociétés en commandite et par actions, etc.; suivie du Calcul des intérêts et des Comptes-courants, des Comptes en participation; du Change sur toutes les places; du Détail des opérations de Bourse, de Banque et d'Escompte; d'un PRÉCIS de LÉGISLATION COMMERCIALE; du Formulaire de tous les Actes commerciaux depuis la facture jusqu'à l'acte constitutif des Sociétés anonymes. Ouvrage offrant un Cours complet de Contentieux commercial, adopté par le Tribunal de Commerce de la Seine et par l'École du Commerce et des Arts de Paris;

Par Louis DEPLANQUE, expert près les Cours et Tribunaux, Professeur de Comptabilité générale.

Un fort volume in-8^o de 824 pages. Prix : 7 fr. 50 c. pour Paris; Pour la Province, franco, 8 fr. 50 c.

Se trouve à Paris, chez l'Éditeur, à Saumur, au bureau de l'Écho Saumurois.

BOURSE DE PARIS.

RENTES ET ACTIONS au comptant.	BOURSE DU 4 JUILLET.			BOURSE DU 5 JUILLET.		
	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.
3 pour cent 1862.	68 70	» 15	» »	68 75	» »	» »
4 1/2 pour cent 1852.	99 »	» 15	» »	99 »	» »	» »
Obligations du Trésor.	470 »	» »	» »	471 25	1 25	» »
Banque de France.	3300 »	» »	» »	3330 »	30 »	» »
Crédit Foncier (estamp.).	1420 »	» »	10 »	1390 »	» »	30 »
Crédit Foncier colonial.	565 »	» »	» »	565 »	» »	» »
Crédit Agricole.	640 »	» »	5 »	625 »	» »	15 »
Crédit industriel.	635 »	» »	5 »	642 50	» »	2 50
Crédit Mobilier.	360 »	3 75	» »	358 75	» »	1 25
Comptoir d'esc. de Paris.	748 75	3 75	» »	750 »	1 25	» »
Orléans (estampillé).	867 50	» »	» »	875 »	7 50	» »
Orléans, nouveau.	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Nord (actions anciennes).	1191 25	» »	» »	1190 »	» »	1 25
Est.	530 »	» »	6 25	533 75	3 75	» »
Paris-Lyon-Méditerranée.	875 »	» »	1 25	882 50	7 50	» »
Lyon nouveau.	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Midi.	567 50	8 75	» »	566 25	» »	1 25
Ouest.	555 »	» »	1 25	555 »	» »	» »
C ^e Parisienne du Gaz.	1547 50	7 50	» »	1560 »	» »	» »
Canal de Suez.	357 50	1 25	» »	357 50	» »	» »
Transatlantiques.	385 »	5 »	» »	385 »	» »	» »
Emprunt Italien 5 0/0.	51 50	» »	35 »	48 85	» »	» »
Autrichiens.	471 25	3 75	» »	455 »	» »	16 25
Sud-Autrich.-Lombards.	378 75	6 25	» »	383 75	5 »	» »
Victor-Emmanuel.	72 »	2 »	» »	70 »	» »	2 »
Romains.	78 »	» »	75 »	79 »	1 »	» »
Crédit Mobilier Espagnol.	240 »	» »	» »	242 50	2 50	» »
Saragosse.	100 »	» »	2 50	102 50	2 50	» »
Séville-Xérés-Séville.	31 »	1 »	» »	32 »	1 »	» »
Nord-Espagne.	89 50	» »	50 »	90 »	5 50	» »
Compagnie immobilière.	170 »	» »	» »	170 »	» »	» »

OBLIGATIONS 3 p. 0/0, garanties par l'État, remboursables à 500 fr.

Nord.	314 50	» »	» »	314 25	» »	» »
Orléans.	368 75	» »	» »	310 50	» »	» »
Paris-Lyon-Méditerranée.	316 25	» »	» »	315 »	» »	» »
Ouest.	307 50	» »	» »	307 75	» »	» »
Midi.	306 75	» »	» »	306 50	» »	» »
Est.	310 »	» »	» »	310 »	» »	» »

Saumur, P. GODET, imprimeur.

Certifié par l'imprimeur soussigné.